

## Le paradoxe du succès

Pierre Patry

Volume 4, numéro 22, avril 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30143ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

Patry, P. (1962). Le paradoxe du succès. *Liberté*, 4(22), 286–288.

## Le paradoxe du succès

Il y a deux ans à peine, on s'en souviendra, le théâtre français à Montréal, traversait une crise aiguë. Et ça n'était pas celle du séparatisme, ni celle de la réforme, ni même celle du "twist". Non. C'était beaucoup plus aiguë que tout cela, et en même temps beaucoup plus simple... Ça ne marchait pas, tout simplement, pour employer une expression du milieu. Les fours succédaient aux fours... La situation était cuisante... Les salles froides étaient presque désertes... La confusion tenait le grand premier rôle...

Comédiens, metteurs en scène, producteurs et critiques, au comble du "struggle for life", s'en donnèrent à cœur joie au jeu si facile des éternelles interrogations matérielles et des déductions concluantes... On a d'abord commencé par se plaindre, puis continuer à gémir, pour enfin en arriver à "rouspéter", à blâmer, à interroger et finalement, à enquêter, le mot étant à la mode: "salvus SALVAS surprema lex esto"... Et comme pour toute enquête qui se respecte chez nous, la revendication prit le dessus. De telle sorte que l'on a tout revendiqué, depuis les subsides gouvernementaux, (cela va de soi jusqu'à (il fallait s'y attendre) l'encouragement et la collaboration du public. De quelle nécessité ou de quel caprice se réclamait-on pour prétendre à de telles exigences...? "Ce sont là des privilèges qui nous reviennent de droit; la question ne se pose même pas...!" pensait la majorité sinon l'unanimité des gens de théâtre.

On a tout revendiqué, tout remis en question, tout "baratiné", tout... excepté deux facteurs d'importance: soi-même d'abord (le "moi" des gens de théâtre), puis le théâtre lui-même ensuite. Il faut comprendre je l'avoue que le "moi", satisfait de lui-même, n'a pas à s'interroger sur lui-même, il n'a jamais à se remettre en question. Le "moi" n'est jamais en cause quand ça va mal... car le "moi" a toujours raison... Ce sont les autres (les autres "moi") qui ont tort... Et par conséquent, l'ouvrage du "moi", son oeuvre, son chef-d'oeuvre, ne peut pas, non plus, être mis en question... Et par conséquent aussi, je comprends, le Théâtre avec un grand "T" n'a pas à 'être exonéré... Et par conséquent, **donc, c'est pourquoi, fatalement, en conclusion**, je comprends encore, je comprends toujours, que si le théâtre allait mal chez nous, c'était à cause du manque de subsides gouvernementaux et à cause de l'apathie du public. Et ça finit là...

Eh bien, non! Je ne suis pas d'accord! Il y a là un paradoxe. Un paradoxe simple et complexe à la fois. Et ça n'est pas un mystère... Et ça n'est pas la Sainte Trinité... Au contraire. Ce n'est que la sainte humanité qui s'y retrouve une. Un paradoxe qui va de soi, mais quand même un paradoxe insolite, car c'est un paradoxe logique. Le voici, banalement ridicule de candeur et de naïveté: Quand ça va mal, on se demande pourquoi, et on accuse les autres. Quand ça va bien, on ne se demande pas pourquoi, et on s'accuse soi-même... Cette année, le théâtre jouit d'une excellente santé à Montréal. Il a repris son aplomb, son élan. Et, O Rage, O Désespoir, O Complaisance ennemie, on ne se demande pas pourquoi ça va si bien. Et pourtant, la réponse aux questions d'il y a deux ans, doit bien se trouver quelque part ici... On cherche, on cherche, et lorsque l'objet est là devant soi, devant ses yeux, tout à la joie de l'avoir retrouvé, on s'attarde à ne pas le reconnaître, pour mieux pouvoir le perdre à nouveau.

Qu'est-ce qui fait le succès ou l'insuccès du théâtre à Montréal présentement? Qu'est-ce qui le faisait auparavant? Je ne le sais pas encore au juste, mais je crois qu'il serait opportun de s'interroger sur les deux facteurs d'exception lors de l'enquête éclair d'il y a deux ans, à savoir, les gens de théâtre et le théâtre lui-même. Je pose donc deux questions qui m'apparaissent essentielles quant à la solution.

Premièrement. La compétence de nos gens de théâtre est-elle en cause? Peut-on la mettre en doute? Je réponds que oui, forcément. De la qualité de leur talent, de l'honnêteté de leur culture et de son exploitation, de leur esprit de création et de la qualité de leurs présentations dépend le succès ou l'insuccès de l'entreprise théâtrale. Et il est permis de se demander si nos gens de théâtre travaillent toujours en bonne conscience professionnelle, de même qu'il est permis d'y croire. Succès ou insuccès, ils en sont responsables dans une très large mesure. C'est ce degré de responsabilité que l'on devrait tâcher d'établir dès qu'il y a crise ou prospérité.

Deuxièmement. Le répertoire universel, tel que présenté aujourd'hui, est-il adapté au 20<sup>e</sup> siècle? Songe-t-on, que pour la première fois dans l'histoire du théâtre et par conséquent de l'humanité, le théâtre fait face à des concurrents de taille, des concurrents récemment venus? Pendant des millénaires, tout ce qui se disait sur une scène, était du théâtre. Depuis, aux environs de 1930, tout a changé. Ce qui se disait sur une scène peut maintenant se dire ou au cinéma, ou à la radio ou à la télévision, ou... au théâtre. Il serait peut-être temps d'y penser. Plus que temps même, car ils sont rares ceux qui tiennent compte de ce fait. Je trouve cela renversant.

Au regard de ces deux grandes questions qui se compénètrent, à quoi, par exemple, attribuer le succès de l'Opéra de 4 Sous, du

Malade Imaginaire, du Chapeau de Paille d'Italie, de la Quadrature du Cercle, du Festival Camus, des premiers Dubé, de Boussille et de tous les autres spectacles qui ont marché...? A l'auteur...? au metteur en scène? aux comédiens? aux critiques? aux autres? au public?... Au style de l'oeuvre? au style de la mise en scène? aux autres styles? Au sujet de la pièce? à son époque? A la situation financière? A la publicité? Il y a bien une raison. Car à bien des moments, nous avons eu l'impression d'avoir vu du vrai théâtre, un peu comme il nous arrive de dire avoir vu un vrai comédien. Une idée claire, quoi! Nous avons correspondu au même temps métaphysique... Nous avons communiqué... Ne serait-ce pas là principalement le fruit de l'étroite conjugaison entre l'oeuvre théâtrale, l'homme de théâtre et le public? Je crois, pour ma part, que tout est là...

Le théâtre, le vrai, le théâtre sur scène et non imprimé, n'existe dans le temps que grâce au rapport, à la communion, dans le temps, entre les hommes qui le créent et ceux qui le reçoivent. Et le théâtre qui n'est pas du temps de ceux qui le reçoivent, possèdent des créateurs qui sont hors du temps. Il ne constitue plus qu'un théâtre qui n'est pas du temps de ceux qui le reçoivent, possède définis, mais jamais du présent indéfini, donc du temps réel. C'est là son caprice; c'est là sa nécessité.

*Pierre PATRY*